2

TOBY LE SORCIER,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. ANICET-BOURGEOIS ET D'ENNERY,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 4 octobre 1840.

DISTRIBUTION :

LE BARON	M. Grassot.	BLUTEAU, garçon de ferme	M. A. Tousez.
LA BARONNE	Mme Leménil.	MATHIEU, garde-chasse	M. Masson.
POIRET, intendant	M. Oscar.	MATHURIN, fermier	M. Rémy.
TOBY, berger	M. Leménil.	MARGUERITE, pet.-fille de Toby	Mlle C. Dorsy.

La scène dans un village de Normandie, en 1829.

Le théâtre représente un côté du parc, près du château. A droite, un bosquet sous lequel sont une table et des chaises.

SCÈNE I.

POIRET, Domestiques, Paysans, Paysannes,

CHŒUR.

Air de la clochette de la pagode. (Cheval de bronze.)

Au nouveau propriétaire
Lorsqu'on va nous présenter,
Chacun tremble ou bien espère,
Que va-t-il en résulter?

POIRET, aux domestiques.

C'est cela... Déposez sur cette table le pâté, la volaille froide, le dessert; débouchez le vin. Quand M. le Baron et Mme la Baronne, qui se promènent dans le parc, désireront se mettre à table, ils trouveront tout préparé sous ce couvert... Maintenant, paysans, je suis à vous... Tu disais donc, Mathurin?..

MATHURIN.

Je disais, monsieur l'Intendant, que je voudrais bien savoir si M. le Baron, not' nouveau propriétaire, sera un assez brave homme pour me conserver la ferme.

POIRET.

Et toi, père Mathieu?...

MATHIEU.

Dame, moi, je tiendrais assez à rester garde-chasse.

POIRET.

J'entends... vous désirez tous conserver vos emplois respectifs?..

TOUS.

Dame... oui... oui...

POIRET.

Eh bien! mes enfans, je parlerai pour vous à M. le Baron, je tâcherai de bien le disposer en votre faveur; mais je suis très distrait, vous savez; je pourrais oublier quelqu'un de vous. Je vous conseille d'aller chacun faire une petite visite de politesse à Mme Poiret, mon épouse; elle me rappellera votre affaire. Elle a une mémoire excellente, Mme Poiret.

MATHIEU, à part.

Compris... C'est-à-dire qu'il faudra lui porter pas mal de cadeaux, à madame son épouse. (Haut.) Ah bah!.. moi je saurai mon affaire plus tôt que ça...

TOUS.

Comment?..

MATHIEU.

J'vas m'adresser tout court au père Toby, le vieux berger.

POIRET.

Au père Toby?

MATHIEU.

Y me dira au juste si je garderai ou non ma place, et ça ne me coûtera que 6 sous.

MATHURIN, bas.

Au fait, c'est bien meilleur marché que la visite à Mme Poiret. (Haut.) Toute réflexion faite, j'irai au père Toby.

TOUS.

Et moi aussi... et moi aussi...

POIRET.

Comment! vous êtes assez simples pour croire à la prétendue science de ce vieux fourbe?

MATHIEU.

Pardine!.. c'est connu qu'il jette des sorts... à commencer par celui qu'il a placé sur la tête de Marguerite, sa petite-fille... lequel sort doit faire mourir le premier garçon qui lui fera la cour; si ben que pas un gars du village n'ose la regarder en face ni d' profil...

2

POIRET.

Il faut venir dans la Normandie pour entendre de pareilles billevesées...

MATHIEU.

Et même que j'ai vu son talisman, son grimoire...

POIRET.

Son grimoire?..

MATHIEU.

Eh oui! Il est caché dans une espèce de petit sac qu'y porte toujours sur sa poitrine...

POIRET.

Bah! bah!.. Pour vous prouver à tous que Toby n'est qu'un vieux trompeur et que je moque de ses sorts; aujourd'hui même, je le ferai chasser par M. le Baron...

TOUS.

Chasser le père Toby!..

SCÈNE II.

LES MÊMES, TOBY, passant sa tête au milieu du groupe que forment les paysans.

TOBY.

Eh bien! à cause donc?

POIRET, bas.

Il était là!

MATHIEU, bas.

Par où est-il venu?

MATHURIN, bas.

Je suis sûr qu'il marche sous terre, comme les taupes.

TOBY.

N'ayez pas peur, mes enfans, je ne m'en irai pas comme ça... M. Poiret ne peut pas en vouloir à un pauvre vieux qui, malgré ses soixante-seize ans et sept mois, ne lui a pas perdu un seul mouton.

POIRET.

Aussi, n'est-ce pas le berger, mais bien le sorcier que je chasse.

TOBY.

Mais, alors, si je suis sorcier, je savons tout... Prenez-y garde.

POIRET.

Oh! vous ne m'effraierez pas, comme ces imbécilles, avec des paroles en l'air!..

TOBY, bas.

Mon bon monsieur Poiret, les paroles qu'on dit en l'air font quelquefois ben du chemin... et elles viennent tomber tout droit dans l'oreille des sorciers quand ils sont malins... Témoin ce que vous avez dit un soir, en secret, dans le petit bois des Planards, au notaire de votre ci-devant patron... et que je savons comme si j'avions été dans le gousset du notaire.

POIRET.

Hein?

TOBY.

J' savons encore ben d'autres choses, dà!.. J' savons que vot' petite ferme a été payée avec une coupe dans les bois de l'ancien patron...

POIRET.

C'est faux.

TOBY, toujours à mi-voix.

J' savons que vot' cave a été meublée avec un impôt sur son cellier... J' savons, enfin, que vot' magot s'est arrondi tous les jours avec...

POIRET, bas.

Tu mens... Et pour te prouver que je ne te crains pas, (Haut.) je te déclare ici, monsieur le sorcier, que je te ferai perdre ta place de berger... Ah! ah!..

TOBY haut.

Ma place de berger!.. Ne vous en avisez point... ou je prenons la vôtre d'intendant...

LES PAYSANS.

Qu'est-ce qu'y dit?

POIRET.

La mienne!.. Tu oserais prétendre?..

TOBY.

Eh oui!.. j'oserions prétendre... Au fait, ça m'irait mieux...

POIRET, à part.

Cet air d'assurance...

MATHURIN, bas.

N' faut pas l' défier, monsieur Poiret... Il le ferait comme il le dit.

POIRET, se contraignant pour paraître avoir de l'assurance.

Il suffit, monsieur Toby... Demain nous verrons qui aura perdu sa place... Vous autres, suivez-moi. Je vais vous présenter à M. le Baron... (A part.) Je ne suis pas tranquille.

REPRISE DU CHŒUR.

Au nouveau propriétaire, etc.

(Tous sortent.)

TOBY.

Bon! les grands mots; ça lui fait de l'effet comme aux autres.

SCÈNE III.

TOBY, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Bonjour, bon papa...

TOBY.

Bonjour, Marguerite... Je t'annonce une mauvaise nouvelle, mon enfant. Je viens d'avoir une castille avec M. Poiret, l'intendant. Nous ne sommes guère sûrs, à présent, de rester dans ce pays.

MARGUERITE.

Vraiment! Tant mieux!..

TOBY.

Comment! tant mieux!..

MARGUERITE.

C'est que... c'est que je n'y tiens pas du tout à ce pays... c'est que je m'y ennuie beaucoup... c'est que, si j'y reste encore long-temps... j'y mourrai, bien sûr.

TOBY.

Ah! mon Dieu!

MARGUERITE.

Bon papa, vous m'aimez?.. vous ne voudriez pas me tromper?.. Eh bien! regardez-moi... Voyons, comment me trouvez-vous?..

TOBY.

Mais...

MARGUERITE.

Oh! parlez-moi bien franchement. Je suis laide, n'est ce pas?

TOBY.

Laide !.. toi ?.. par exemple !..

MARGUERITE.

Je suis jolie ?

TOBY.

Certainement.

MARGUERITE.

Là ! j'en étais sûre... Il me l'avait bien dit !...

TOBY, effrayé.

Qui ?

MARGUERITE.

L'autre jour, à l'avenue des Saules...

TOBY, effrayé.

Qui ?

MARGUERITE.

Vous ne vous fâcherez pas ; mais je voulais savoir à quoi m'en tenir.

Air de Louise.

J'étais seul', j'étais inquiète,
Pour mettre un terme à mon tourment,
Je détachai ma collerette,
J'interrogeai mon confident,
Je lui montrai tout ce dont je suis vaine.

TOBY, avec colère.

Ce confident tu me le feras voir ?

MARGUERITE.

Mon Dieu ! c'était...

TOBY, vivement.

C'était...

MARGUERITE.

L'eau d' la fontaine,
Du pauvre, c'est là le miroir,
J' n'ai jamais eu d'autre miroir.

TOBY, à part.

Ah ! j'aimons mieux c' confident-là qu'un autre... j'avons eu une peur !

MARGUERITE.

Eh bien ! comme vous, bon papa, ce miroir-là m'a dit que j'étais gentille, plus gentille que Marie qui a un amant, que Jeannette qui en a deux, et que Louison qui en a trois, sans compter son mari...

TOBY.

Certainement.

MARGUERITE.

Alors, comment ça se fait-il ? pas un garçon ne me parle d'amour, pas un ne me fait danser le dimanche, ce n'est pas naturel... ça doit tenir au pays, c'est pour ça que je serais désolée d'y rester... à moins que vous, qui êtes sorcier, vous n'ayez une recette pour remédier à ça !

TOBY.

Une recette ?..

MARGUERITE.

Oui, oui... bon papa, vous avez des secrets, un talisman, comme y disent... ce petit sachet que je vous ai surpris souvent à regarder pendant des heures entières... quelquefois même en pleurant...

TOBY.

Tu aurais vu ?..

MARGUERITE.

Eh bien ! il faut vous en servir pour faire tomber amoureux de moi tous les garçons du village...

TOBY.

Tous ?.. diable...

MARGUERITE.

Si c'est trop difficile, je me contenterai d'un, d'un seul... mais celui-là, il faudra qu'il m'aime à en devenir fou... et de plus, faudra que vous me le laissiez choisir...

TOBY.

Nous verrons ça.

MARGUERITE.

Ça se peut donc, vous avez une recette ?

TOBY.

Oui !

MARGUERITE, sautant de joie.

Oh ! quel bonheur ! je vais vous dire tout de suite sur qui faut faire tomber ça... Thomas Bluteau, par exemple...

TOBY.

Thomas Bluteau, du tout... il a un oncle qui porte le même nom que lui... et à qui j'en garde une... de rancune... à preuve que si jamais je le rencontre...

MARGUERITE.

C'est pas sa faute, à c' garçon, s'il a un oncle ; d'ailleurs, il ne le connaît seulement pas, attendu que c' t' oncle n'est jamais revenu dans ce pays depuis vingt-quatre ans qu'il est parti pour la guerre...

TOBY.

C'est possible, mais, enfin, Bluteau ou un autre, nous avons le temps.

MARGUERITE.

Ce n'est donc pas pour aujourd'hui ?

TOBY.

Nous causerons de ça dans deux ans.

MARGUERITE.

Deux ans... j'aime mieux quitter le pays.

TOBY.

Songe donc, petite, que tu n'as eu que seize ans à la Pentecôte.

MARGUERITE.

Mais c'est beaucoup trop seize ans, voyez Tiennette Pichard, elle avait déjà eu le bonheur d'être veuve à cet âge-là.

TOBY.

Tâche d'être raisonnable, le vieux Toby veut, quand il mariera sa petite Marguerite, qu'elle soit capable de faire une bonne femme de ménage, de se passer de sa mère qu'elle n'a pas, de son père qu'est mort à l'armée, et de son grand-père Toby... qui ne sera bientôt plus de ce pauvre monde...

MARGUERITE.

Ne dites donc pas de ces choses-là, bon papa...

TOBY.

Ainsi, c'est convenu, tu seras raisonnable... tu attendras ?

MARGUERITE.

Il le faut bien ; seulement, tâchez de diminuer un peu le temps... c'est bien long deux mois...

TOBY.

Deux mois... j'ai dit deux ans.

MARGUERITE.

Ah ! j'avais mal entendu...

(On entend sonner.)

TOBY.

Il faut que je mène paître le troupeau, voici l'heure, adieu petite; encore une fois, sois bien sage.

MARGUERITE.

Je tâcherai, bon papa...

TOBY.

Air du Cheval de bronze.

Une fillette, belle et coquette,
Est bien souvent le jouet des galans;
Pour une fille, jeune et gentille,
Les amoureux viennent toujours à temps.

MARGUERITE.

Vous le voulez, il faut bien me soumettre,
Et pour deux ans l'amour m'est défendu,
Mais dans deux ans je pourrai me permettre,
De rattraper le temps qu' j'aurai perdu.

TOBY.

Une fillette, belle et coquette, etc.

MARGUERITE.

Une fillette, belle et coquette,
N'est pas souvent le jouet des galans;
Pour une fille, jeune et gentille,
Les amoureux ne viennent jamais à temps.

(Toby sort.

SCÈNE IV.

MARGUERITE, seule.

Deux ans... comme il y va, bon papa; j'ai d'abord cru que c'était tout venu... Thomas Bluteau, le garçon de ferme du château, me regardait toujours avec des gros yeux bêtes... ça me faisait rire, moi... mais v'là que tout d'un coup y ne m'a plus regardée du tout; quand y me rencontre, y se sauve toujours de moi... tiens, le v'là, je suis sûre que ça va être aujourd'hui comme toujours...

SCÈNE V.

MARGUERITE, BLUTEAU.

MARGUERITE, s'asseyant sur un banc.

Voyons s'il me parlera.

BLUTEAU, entrant et redescendant sur le devant du théâtre.

Ah! quelle histoire! quelle bizarre histoire... v'là donc qu'y vient avant-z-hier des nouveaux propriétaires au château... Bluteau, que je me dis: Gare à ta place, mon garçon; tout d'un coup, les barons me font appeler... gare deux fois que je me répète, et me v'là devant eux... T'es Bluteau, qu'y me disent... Tout entier, que je réponds... Alors, va te débarbouiller, qui rajoutent, et envoie-nous tes papiers... Quelle idée de vouloir qu'un simple garçon de ferme se débarbouille, et qu'il envoie ses papiers à des barons; je les leur z'y ai envoyé, mes papiers, mais j'attends, pour le reste, que j'aie consulté le père Toby...

MARGUERITE.

Il me me voit seulement pas. Bonjour, M. Bluteau,

BLUTEAU, à part.

Oh! c'est la petite ensorcelée! (Haut.) Adieu, mamzelle Marguerite...

(Il s'éloigne d'elle.)

MARGUERITE.

Comment, vous me quittez déjà?

BLUTEAU.

Je cherche le père Toby... adieu mam'zelle Marguerite.

MARGUERITE.

Encore... (Elle le retient.) Ah ça! décidément, M. Bluteau, est-ce que je vous faisons peur?

BLUTEAU.

Peur!

MARGUERITE.

Il me semble pourtant que je ne suis pas si effrayante...

BLUTEAU.

Par exemple... (A part.) Si je deviens épris, je vais tomber d'apoplexie, c'est sûr... (Haut.) Lâchez donc mon habit... Mlle Marguerite...

MARGUERITE.

Autrefois, vous n'étiez pas comme ça embarrassé en me parlant, je vous trouvais toujours sur mon chemin, je me disais: Il n'est pas très beau, M. Bluteau.

BLUTEAU, à part.

Oh! abusons-la la malheureuse, abusons-la... (Haut.) Je suis même très laid, mamzelle Marguerite... y a des jours où je louche... (Avec mystère.) Et je dois vous dire ça... je suis cagneux de naissance... lâchez mon habit...

MARGUERITE.

C'est possible, mais enfin je vous aimais comme ça, moi.

BLUTEAU.

Hein? elle m'aimait, vous m'aimiez, tu m'aimais?

MARGUERITE.

Et je vous aime encore, malgré votre ingratitude et vos mauvais traitemens.

BLUTEAU.

Tu m'aimes encore... tu m'aimes toujours, et moi donc... et moi donc, oh! le sort, le satané sort... ah ben! ma foi! tant pis, je me risque.

MARGUERITE.

Qu'est-ce qu'il dit?

BLUTEAU.

Je dis, oh! Marguerite! que je t'ai dissimulé les passions de mon cœur, je dis que je t'ai trompé sur toutes mes qualités; je n'ai jamais louché, je ne suis nullement cagneux... je suis au contraire admirablement construit.

MARGUERITE.

Mais, alors, pourquoi mentiez-vous?

BLUTEAU.

Pourquoi? parce que je me disais encore hier que ce serait ignoble de me détruire.

MARGUERITE.

Vous détruire?

BLUTEAU.

Mais je ne savais pas que tu m'aimais, Marguerite, et à présent que je le sais, je me suicide! (Il l'embrasse.) Ouf! c'est fini!..

(Il se tâte le pouls.)

MARGUERITE.

Comment?

BLUTEAU.

Ce baiser-là c'est une fluxion de poitrine au moins.

MARGUERITE.

Je ne compreuds rien.

BLUTEAU.

Vous ne comprenez pas que le père Toby vous a jeté un sort qui doit faire mourir le premier qui sera assez folichon pour vous aimer.

MARGUERITE.

C'est pas possible.

BLUTEAU.

Vous allez en avoir la preuve! encore un baiser et je tombe raide.

MARGUERITE, reculant.

Du tout! si y doit vous arriver malheur, je vous défends de m'aimer.

BLUTEAU.

Bah! c'est déjà fait, n'y a plus à revenir; d'ailleurs, il n'a pas dit quand on en mourrait, ce n'est peut-être qu'une cinquantaine d'années après l'événement, et ma foi!..

MARGUERITE, lui prenant la main pour le retenir.

Oh! mon Dieu! dites donc, M. Bluteau, votre main est brûlante, vous avez la fièvre.

BLUTEAU.

Déjà? vous avez raison, qu'est-ce que je disais... oh! ça y est.. voilà le frisson qui me prend... ah! de la tisane!..

MARGUERITE.

Ah! mon pauvre M. Bluteau!..

BLUTEAU.

Alors, puisque c'est fini, faut que je m'en donne, je veux t'embrasser sept fois de suite.

MARGUERITE.

Du tout!..

BLUTEAU.

Eh bien! trois... rien que cinq...

MARGUERITE.

Non... non... adieu, M. Bluteau!..

(Elle sort en courant.)

SCÈNE VI.

BLUTEAU, POIRET.

POIRET, heurté par Bluteau qui courait après Marguerite.

Oh!

BLUTEAU.

Est-ce que je vous ai fait mal?

POIRET.

Tu m'as poussé d'une force.

BLUTEAU.

Je n'en mourrai pas, allons! allons! je n'en mourrai pas.

POIRET.

De quoi? du coup que j'ai reçu?

BLUTEAU.

Donnez-moi la main, M. Poiret!

POIRET.

Quelle idée! (Il la lui donne; Bluteau la lui serre.) Aïe! aïe! aïe! mais vous m'écrasez les doigts, Bluteau!

BLUTEAU.

Allons! la poigne est encore bonne, j'en serai quitte pour la peur; merci, M. Poiret!

(Il veut partir.)

POIRET, le retenant.

J'étais venu pour autre chose: j'avais à vous dire que M. le Baron et Mme la Baronne vous demandent.

BLUTEAU.

Encore!

POIRET.

Le Baron, après avoir examiné vos papiers qu'on lui a apportés de la mairie, a dit: Je ne m'étais pas trompé, c'est bien lui! j'en tiens un...

BLUTEAU.

Un quoi?

POIRET.

Et madame la Baronne a répondu: què que tu feras de ça?

BLUTEAU.

De ça? je trouve son ça un peu..,

POIRET.

Ah! c'est qu'elle emploie de singuliers mots, pour une baronne; elle a plutôt l'air d'un grenadier que son mari, qui, pourtant, est un ancien brave, à ce qu'il dit.

BLUTEAU.

Le petit? il n'en a pas l'air, en voilà un qui n'en a pas l'air.

POIRET.

Qu'il aille se vêtir, a ajouté M. le Baron.

BLUTEAU.

Allons! bon! me vêtir, à présent! mais je ne le suis donc pas, vêti? comment donc qu'y veut que je me vette?

POIRET.

Il paraît qu'il y a pour vous d'autres habits au château.

BLUTEAU.

Ah bah! ils veulent me fournir d'habits... dites donc, s'ils allaient me les retenir sur mes gages?

POIRET.

Allez vous habiller, et revenez vite; c'est ici que vous devez attendre M. le Baron, qui fait un tour de parc.

BLUTEAU.

J'y vole... d'ailleurs, après la mort subite que je viens de friser, je ne serai pas fâché de me fouetter le sang et de dilater mes nerfs.

(Il sort.)

POIRET.

Dépêchez-vous! voilà Mme la Baronne et M. le Baron entourés de leurs vassaux.

SCÈNE VII.

POIRET, LE BARON, LA BARONNE.

CHOEUR.

Air

De ce village,
En ce jour, à l'unisson,
R'cevez l'hommage
Des habitans de c' canton.

LE BARON.

C'est très bien! c'est très bien!.. dites donc, Baronne, c'était presque un cortége.,, ah! ah! une table servie!..

POIRET.

J'ai pensé que Madame et Monseigneur, après avoir visité leur domaine, ne seraient pas fâchés de se reposer un moment et de faire une petite collation.

LE BARON, allant se mettre à table.

Comment donc! l'idée est excellente, et la surprise de très bon goût, n'est-ce pas, Baronne?

POIRET.

Mme la Baronne désire-t-elle, après déjeuner, voir l'orangerie, le verger?

LA BARONNE.

Merci, M. Poireau...

POIRET.

Pardon, Poiret...

LE BARON.

Poiret... Eh bien! mon cher intendant, nous avez-vous bien présenté tous nos vassaux et vassales?

POIRET.

Tous, M. le Baron, excepté le père Toby.

LE BARON.

Qu'est-ce que c'est que ça, Toby? un aveugle?..

POIRET.

Non... un assez mauvais sujet... un vieux berger...

LE BARON.

Je ne veux pas de vieux berger, je désire que nos blancs moutons soient gardés par une petite bergère, avec des rubans et une houlette.

LA BARONNE.

On vous en donnera, des bergères avec des z'houlettes.

LE BARON.

Z'houlettes... des z'houlettes... A propos, et M. Nicolas Bluteau?

POIRET.

Il s'habille, M. le Baron... Mme la Baronne n'a pas d'autres ordres à me donner?

LA BARONNE, à part.

Oh! qu'il est embêtant celui-là... (Haut.) Ecoutez, M. Poireau.

POIRET.

Poiret.

LE BARON.

Poiret!

LA BARONNE.

Quand j'aurai des choses conséquentes à vous dire, je vous ferai-z-appeler, mais jusque-là, lorsque je serai quelque part, je vous prie d'aller voir ailleurs si j'y suis, j'aime pas les courbettes, je veux qu'un homme marche droit, comme marchaient nos vieux lapins du deuxième,

LE BARON, se levant vivement.

Hum! hum! Mme la Baronne vous parle du temps où son mari, le premier, un colonel, l'avait fait venir à l'armée... Allez, Poiret, et envoyez-nous M. Bluteau. (Aux paysans.) Vous autres... retournez à vos travaux... j'irai tantôt les honorer de ma présence.

REPRISE DU CHŒUR.

De ce village, etc.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

LE BARON, LA BARONNE.

LE BARON, se promenant; à part.

Des lapins.., des z'houlettes... ah! quel ton! quel langage!... et devant mes gens.

LA BARONNE.

Si tu te promènes long-temps comme ça, mon petit Baron, tu vas t' faire rougir le nez, et tu n'en aras pas plus beau.

LE BARON.

Je suis furieux... j'éprouve le besoin de casser quelque chose...

LA BARONNE.

Eh bien! remets-toi à table et casse une croûte...

LE BARON, éclatant.

Madame...

LA BARONNE.

Après?

LE BARON, plus doucement.

Tu ne veux donc pas te corriger? tu tiens donc à conserver ta rhétorique de caserne et tes manières de régiment? j'ai beau vouloir te faire passer pour la veuve d'un colonel, c'est tout au plus si j'ai l'air d'avoir succédé à un tambour-major, et c'est humiliant! je dirai plus, c'est.... humiliant!

LA BARONNE.

Ah çà! dis donc, mon baron, c'est pas avec moi qu'il faut te donner de ces airs-là, rappelle-toi donc que, quand je t'ai épousé, tout l'honneur a été pour toi; j'avais été sur le point de m'enchaîner avant avec un brave garçon qui était un peu bel homme celui-là...

LE BARON.

Il me semble que vous n'avez pas perdu au change... j'ai fait quelques malheureuses.

LA BARONNE.

Des malheureuses... c'est possible... vous savez tout ce qu'il faut pour ça... Enfin, suffit! je ne veux pas te dire des choses désagréables, mais si à la mort de ce brave garçon, je t'ai bien voulu donner sa succession... c'est que depuis longtemps tu rôdais autour de ma cantine, c'est que j'étais triste, isolée, croyant avoir perdu tout ce que j'avais aimé sur terre, c'est qu'enfin tu vins me dire : « Toinette, j'ai fait une belle action, j'ai été mis à l'ordre de l'armée, je dois être nommé officier, et je t'offre ma main avec ma gloire.» Ma foi! je pris la gloire.

LE BARON.

Et la main?

LA BARONNE.

Par-dessus le marché.

LE BARON.

Tu devins la femme d'un héros qui avait fait crânement ses preuves la veille de la bataille de Dresde.

LA BARONNE.

Aussi, c'est pas toi, c'est ta belle action qui m'a monté la tête... mais depuis je me suis demandé cent fois si ce beau trait-là n'était pas un rêve, car ça été le premier et le dernier... Nommé officier, Monsieur s'est aussitôt jeté dans les fournitures, et si t'es devenu baron, mon homme, c'est pas au feu que t'as gagné ce grade-là...

LE BARON.

Je ne m'appartenais plus, alors ; depuis mon mariage, je me devais à mes enfans.

LA BARONNE.

C'te bêtise, vous n'en avez jamais eu.

LE BARON.

Aux enfans... que j'aurais pu avoir... et à leur défaut à mes parens.

LA BARONNE.

Oh oui ! parlons-en... c'est ça que tu as été tendre et généreux à leur égard...

LE BARON.

Eh bien ! ce Bluteau, est-ce que je ne viens pas de le mander près de moi., à peu près certain, maintenant, d'être le dernier de ma souche, je me décide à chérir ce neveu et à l'adopter, sauf votre consentement... que vous ne me refuserez pas, attendu que je ne vous connais ni tenant ni aboutissant, comme disent les petites gens.

LA BARONNE.

Adopter Bluteau, not' neveu, c'est lui laisser après nous toute notre fortune ; j'ai ruminé à ça et je ne mettrai ma pataraphe qu'à certaines conditions.

LE BARON.

Quelles conditions ?

LA BARONNE.

Je me réserve à moi seule le droit de marier Bluteau ; il sera obligé de prendre la femme que je lui aurai choisie, et vous n'aurez rien à y voir.

LE BARON.

Il est bien entendu, pourtant, que vous ne marierez pas mon neveu avec quelque fille de rien, de vivandière, par exemple !

LA BARONNE.

Ah ça ! tu oublies donc, M. l'embarras, que Madame ton épouse a distribué, pendant cinq, ans le parfait amour aux chasseurs du 2e de la garde ?

LE BARON.

Le parfait amour en liqueur... je le sais, hélas ! trop.

LA BARONNE.

Mais ton bêta de neveu serait bien heureux d'épouser l'enfant d'une de ces braves filles-là, entends-tu ?

LE BARON.

Chut donc ! mais, chut donc !

LA BARONNE.

Eh non ! fichtre ! Je ne veux pas que t'aie l'air de mécaniser mon ancien état. Tiens, t'as de la chance que je sois de bonne humeur à ce matin... On vient... c'est ton pataud de neveu, qui a l'air aussi embarrassé de ses habits neufs que moi de mon baronnage.

SCÈNE IX.

LE BARON, LA BARONNE, BLUTEAU, en habit noir.

BLUTEAU, avec un costume ridicule.

Voilà des vêtemens cossus, bien ficelés... et horriblement gênans... si on me retient ça sur mes gages, faudra neuf ans pour payer.

LE BARON.

Approche, petit...

BLUTEAU.

Voilà !

LA BARONNE.

Et tâche de ne pas avoir l'air bête comme ça.

LE BARON, tenant les papiers.

Nous disons donc que tu t'appelles ?..

BLUTEAU.

Nicolas-Pierre-Antoine Bluteau ; c'est peut-être pas un bien joli nom, mais on ne peut guère exiger mieux pour un garçon de ferme... Je n'ai que vingt écus, de gages, et, dame ! avec vingt écus on ne peut pas s'appeler Balthazar.

LE BARON.

Tu es bien fils de Jacques Bluteau et de...

BLUTEAU.

Madeleine Cruchet.

LE BARON, bas à la Baronne.

C'est bien lui !

LA BARONNE.

Eh bien ! alors...

LE BARON.

Un moment ! Quelle espèce d'éducation as-tu reçue, mon garçon ?.. voyons que sais-tu faire ?

BLUTEAU.

Ce que je sais faire ?.. Mais, dame !.. labourer, faucher, vanner... tricoter un peu.

LA BARONNE.

C'est pas ça qu'on te demande, mon garçon... T'a-t-on appris quelque chose ? voyons !.. sais-tu monter à cheval ?

BLUTEAU.

Je tiens assez bien à poil, mais je tombe quelquefois... encore hier...

LE BARON.

Sais-tu seulement la simple orthographe ?

BLUTEAU.

La simple ortographe ?.. Connais pas...

LA BARONNE.

Ah bah ! est-ce que c'est utile, ça ?.. Sais-tu manier un briquet ?

BLUTEAU.

Phosphorique ? Très bien.

LE BARON.

Allons ! tu ne parais pas très avancé, mais nous te donnerons des maîtres.

BLUTEAU.

D'autres maîtres encore ?.. je n'aurai pas que vous à servir ?

LA BARONNE.

Et nous mènerons ton apprentissage militairement : Primo, d'abord, le matin, à sept heures, tu monteras à cheval jusqu'à dix... tu apprendras à sauter les barrières ; ça dégrossit un homme.

BLUTEAU.

Vous voulez me dégrossir... enfin ? jusqu'à dix heures... bon !

LE BARON.

A dix heures, tu prendras la leçon d'écriture et de grammaire jusqu'à midi..

BLUTEAU.

Jusqu'à midi ? bon, encore !

LA BARONNE.

A midi, tu auras une leçon d'armes jusqu'à quatre heures.

BLUTEAU.

Jusqu'à quatre heures ? bon, toujours.

LE BARON.

A quatre heures, tu auras une leçon de danse jusqu'à...

BLUTEAU.

Un instant!.. Et à quelle heure donc que j'exercerai un art que je possède à fond? à quelle heure que je mangerai?..

LE BARON.

Aux mêmes heures que nous.

BLUTEAU.

Et quelle profession donc que j'exercerai au château?

LA BARONNE.

Eh parbleu! la profession de son neveu.

BLUTEAU.

De son neveu?.. Je suis le neveu du château?

LE BARON.

Le mien, enfin...

BLUTEAU.

Mon oncle!.. vous êtes mon oncle?.. Ah ciel! ah Dieu! ah saperlotte!.. Bonjour, mon oncle!..

LE BARON.

Modère ton émotion.

BLUTEAU.

Pour lors, vous êtes un Bluteau?.. vous êtes Thomas Bluteau?

LE BARON.

Thomas Bluteau, baron de la Brosse...

BLUTEAU.

Et Madame est ma tante?

LA BARONNE.

Un peu, mon neveu!

BLUTEAU.

Ah ciel! ah Dieu!.. ah saperlotte!.. Bonjour, ma tante! (Elle le repousse.) Elle est bien mieux que mon oncle!

LE BARON.

A mon arrivée en France, je me suis informé de toi, je t'ai retrouvé et je t'adopte.

BLUTEAU.

Ah! je comprends les leçons, la mise soignée et le débarbouillage... Et, avec ça, vous ne voudriez pas me marier, par hasard, pour compléter la chose?

LE BARON.

Te marier?..

BLUTEAU.

C'est que j'en éprouve pour une jeunesse...

LE BARON.

Est-ce au moins quelqu'un de...

BLUTEAU.

Oui, c'est quelqu'un de... Tenez, voilà ce que c'est.

Air de l'Ange déchu.

Près d'une vache noire, mon amante
M'apparut un beau jour, un jeudi,
Le sein couvert d'un mouchoir amarante,
Le front couvert d'un bonnet d'organdi.
A deux genoux, et d'une main légère,
Elle pressait deux robinets de lait,
J'aime d'amour cette simple vachère,
Plus blanche encore que le lait qu'elle trait!

LE BARON et LA BARONNE.

Une vachère!

BLUTEAU.

Oui, une vachère... Et, tenez! voilà celle que j'adore.

SCÈNE X.

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE, appelant.

Bluteau! Bluteau!

LE BARON.

Hein? qui est-ce qui se permet?..

MARGUERITE.

Pardon, excuse, monsieur le Baron. Je venais chercher Bluteau pour qu'il m'aide à retourner la paille de l'étable.

BLUTEAU, voulant y aller.

La fourche est là...

LE BARON.

Du tout! Bluteau n'est plus employé à ces choses malpropres.

MARGUERITE.

Comment?

BLUTEAU.

Non, je ne suis plus garçon de ferme; je suis garçon danseur, garçon musicien, garçon je ne sais quoi.

LE BARON.

Et, à l'avenir, c'est M. Bluteau qu'il faudra l'appeler.

MARGUERITE.

Monsieur... Bluteau!

BLUTEAU.

Mais, c'est elle, la petite en question, la simple vachère, celle que je veux m'unir à elle...

LA BARONNE.

Impossible! Je défends ce mariage...

BLUTEAU.

Allons! bon!

LE BARON.

Votre condition ne vous permet pas de songer à cette folie de jeune homme; en conséquence, si je vous vois encore demain parler à cette fille, je la chasse.

BLUTEAU.

Hein! la chasser!

MARGUERITE.

Mais, monsieur le Baron, madame la Baronne...

LA BARONNE.

Console-toi, petite... je t'en trouverai un autre. Tu ne peux pas y perdre grand'chose: il n'est guère spirituel.

MARGUERITE.

C'est vrai!

LA BARONNE.

Il n'est pas beau, il est même très laid de profil.

MARGUERITE.

C'est vrai! mais, enfin, je m'étais habituée à tout ça, et maintenant je ne pourrai jamais en r'aimer un autre.

BLUTEAU.

Et moi donc! et moi donc!

LE BARON.

Il suffit. Qu'on se dise adieu.

ENSEMBLE.

Air: Il faut se mettre en chasse.

Il / Je condamne d'avance,
Cette mésalliance,
Qu'on veut former ici;
Il faut, sans plus attendre,

Briser ce nœud si tendre,
Car il/je l'ordonne ainsi.

BLUTEAU.

Mais on a vu, je pense,
Mainte mésalliance,
Bien plus forte autrefois.
On m'a dit que, naguères,
Des petites bergères
Épousaient des grands rois.

ENSEMBLE.

LE BARON.

Je condamne d'avance, etc.

TOUS.

Il condamne d'avance, etc.

(Le Baron et la Baronne sortent.)

SCÈNE XI.

MARGUERITE, BLUTEAU.

BLUTEAU.

Eu voilà des malheurs... des boisseaux, des setiers de malheurs!

MARGUERITE.

Mais, qu'est-ce que ça fait à ce baron, notre mariage?

BLUTEAU.

Ah! voilà; c'est que je me trouve être son neveu.

MARGUERITE.

Le neveu de qui?

BLUTEAU.

De mon oncle.

MARGUERITE.

Votre oncle, qui?

BLUTEAU.

Mais de mou oncle Bluteau, dit barou de la Brosse.

MARGUERITE.

Lui!

BLUTEAU.

Certainement; sans cela, je l'enverrais promener extrêmement loin. Voyez-vous, Mamzelle Marguerite, il n'y a que le vieux sorcier, le père Toby, qui puisse arranger tout ça... Justement, le v'là!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, TOBY.

BLUTEAU.

Ah! Toby, vieux Toby, roi des Bergers, venez me tirer une fière épine du nez.

TOBY.

Un instant! un instant!

BLUTEAU.

Il nous faut un sort, un bon sort, comme celui que vous avez fait à Grignochet avec une poule noire, deux clous de girofle et trois queues de lézards...

TOBY.

Laisse-moi donc', je suis en train de composer un remède que Thomassin m'a demandé.

BLUTEAU.

Pour ses poules qu'a la coqueluche?.. Je sais ça, mais nous sommes plus malades qu'elles: il s'agit d'autre chose que d'un rhume de volaille.

TOBY.

Mais qu'est-ce qu'y a donc?

BLUTEAU.

Y a des infortunes atroces, y a qu'on veut que j'apprenne des chansons, des pas de bourrée; qu'on veut me faire grimper à cheval, étudier la grand'mère et jouer du timpanon.

TOBY.

Est-ce qu'il est fou?.. est-ce que t'es fou, Bluteau?

BLUTEAU.

Ça pourra venir... Y a encore qu'on ne veut pas que j'épouse Marguerite après que j'ai risqué ma vie pour elle, en me fichant du sort que vous y aviez mis dessus... vieux assassin que vous êtes.

TOBY.

Mais, qui ça?.. qui?

BLUTEAU.

Qui? Mou oncle, le baron de la Brosse...

TOBY.

Tou oncle... T'as un oncle baron?

MARGUERITE.

Oui, bon papa, c'est M. Thomas Bluteau.

TOBY.

Heiu?.. Vous dites?..

BLUTEAU.

Thomas Bluteau qu'est revenu richardissime.

MARGUERITE.

Celui, enfin, dont vous me parliez ce matin.

TOBY, avec joie.

Thomas Bluteau est baron, Thomas Bluteau est très riche, et Thomas Bluteau est ici... Ah! ah! y a donc une justice dans le ciel! Ah! t'as retrouvé ton oncle, et y ne veut pas que t'épouses Marguerite, et y se pavane, encore!

BLUTEAU.

V'là qu'y se moute, le sorcier!

(On entend des cris dans la coulisse.)

TOBY.

Qué que c'est que ça?

BLUTEAU.

Oh! bon! v'là vot' grand bélier qui court sur mon oncle, le Barou...

TOBY.

C'est ma fine vrai! Eh ben! faut le laisser faire; il a de l'instinct, c'te bête.

BLUTEAU.

Mais v'là qu'il se jette dessus, il lui rabourre les côtes à grands coups de cornes...

TOBY.

Bravo! vas encore, vas toujours, mon vieux.

(Marguerite sort.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE BARON, POIRET, LES PAYSANS.

ENSEMBLE.

Chœur du Naufrage de la Méduse.

Du sorcier, c'est un tour pendable,
Exposer ainsi le Baron!
Il faut punir le misérable;
Qu'il périsse sous le bâton!

POIRET, bas.

Voilà le berger, M. le Baron!

LE BARON.

Approche, misérable; c'est donc toi qui as l'audace de laisser tes bêtes se jeter sur moi, au risque de me briser partout, ou de me tourner le sang de frayeur?.. si je n'avais pas fait mes preuves...

POIRET, bas.

Tire-toi de là, vieux sorcier.

TOBY.

Dame, M. le Baron du bon Dieu, j'étais pas dans les cornes de c'te bête!

LE BARON.

Il n'y a pas de Baron du bon Dieu qui tienne.

POIRET, bas.

C'est lui aussi qui vend des sorts à ces paysans.

LE BARON.

Ah! ah! c'est toi qui, de plus, t'avises d'abuser de la crédulité de mes villageois pour leur vendre des drogues... Je te chasse!

TOUS.

Ah!

TOBY.

Vous m' chassez?

MATHIEU, bas.

Bah! le vieux saura bien se tirer de là.

POIRET, bas à Toby.

Tu n'es plus berger, et je suis encore intendant.

TOBY.

Ainsi, M. le Baron, y a pas de rémission; vous n'aurez pitié ni de moi, ni de ma pauvre petite-fille, Marguerite.

LE BARON.

Ta fille Marguerite, qui a l'impudeur de séduire un jeune homme... jamais; je vous chasse tous les deux.

BLUTEAU.

Ah! un moment, M. le Baron.

LE BARON.

Silence! et allez au château.

BLUTEAU.

Eh bien! non, non, non, pas silence, et je n'irai à aucun château, et je n'abandonnerai pas ces deux infortunés! Consolez-vous, Toby père et fille, je partirai avec vous, je supporterai vos chagrins, j'adoucirai vos infortunes, je partagerai votre dernier morceau de pain.

LE BARON.

Silence, encore une fois! (A Toby.) Et vous, sortez!

TOBY.

Bah! c'est donc pour tout de bon?

LE BARON.

Oui, drôle!

TOBY.

Alors, c'est différent... (S'asseyant.) Je reste.

TOUS.

Que dit-il?

LE BARON.

Tu oses me résister! mais tu ne me connais donc pas?.. J'ai fait mes preuves, entends-tu!..

TOBY.

Que si, que je vous connais, M. de la Brosse, et vos preuves aussi, dà... Je vous connais de 1813?

LE BARON.

De 1813?

TOBY.

Dame! un sorcier, ça sait tout! J' connaissons la bataille de Dresde...

LE BARON.

La bataille de Dresde?

TOBY.

Et ben des traits de courage qui y ont été faits... peut-être même les vôtres, M. le Baron.

LE BARON.

C'est... c'est possible; les journaux en ont parlé.

TOBY.

J'en savons plus que les gazettes itou, dà... voire même des choses qu'ont eu lieu à la ferme d'Erfelt.

LE BARON.

A la ferme d'Erfelt?

BLUTEAU, à part.

Tiens, tiens, tiens, mon oncle qui blanchit!

TOBY.

Entre deux sergens de la garde... un nommé...

LE BARON.

C'est bon! c'est bon! (Aux autres.) Allez, retirez-vous!

CHŒUR.

Air : Chut, ne disons rien.

Chut! ne disons rien,
Dans sa science,
J'ai confiance,
Chut! ne disons rien,
De se sauver, il sait bien
Le moyen.

(Ils sortent.)

SCÈNE XIV.

LE BARON, TOBY.

LE BARON.

Nous voilà seuls... Voyons, tu disais?..

TOBY.

Moi, M. le Baron?

LE BARON.

Tu parlais de 1800...

TOBY.

De 1813.

LE BARON.

De la bataille de... de...

TOBY.

De Dresde.

LE BARON.

Et de la ferme...

TOBY.

D'Erfelt.

LE BARON.

Eh bien... après?

TOBY.

Dame! c'est tout... Et puisque M. le Baron me renvoie, je m'en vas.

LE BARON.

Non... je veux, je désire connaître cette histoire...

TOBY.

Ça n'intéressera guère M. le Baron... Y ne s'agit que de deux pauvres diables de sergens,

et d'un chiffon de papier que l'Empereur voulait faire porter au maréchal Davoust.

LE BARON.

C'est égal, parle toujours!

TOBY.

Pour lors, y fallait traverser les lignes ennemies... et on choisit deux hommes pour aller se faire tuer... y s'en trouva un brave et un poltron.

LE BARON.

Un poltron?

TOBY.

Un très poltron!

LE BARON.

C'est possible... Mais, enfin, qu'ont-ils fait?

TOBY.

Ce qu'ils ont fait?.. Arrivés près de la ferme d'Erfelt, on les salue d'une fusillade... l'un des deux se sauve dans la ferme, et l'autre marche toujours, arrive au maréchal, lui remet son ordre, prend la réponse et repart... Voilà ce qu'y z-ont fait!

LE BARON.

Ah! c'est tout ce que tu sais?

TOBY.

Que non! que non!.. J' sais aussi qu'en r'venant, le pauv' diable a été blessé mortellement, qu'y s'est arrêté à la ferme où se cachait le poltron.

LE BARON.

Le poltron! encore...

TOBY.

Dame! puisqu'y se cachait, c'était ben sûr pas comme un brave... Son camarade le retrouva dans le fin fond d'une cave...

LE BARON.

Du tout! dans une cave, jamais!

TOBY.

C'est juste... c'était dans un grenier... M. le Baron a une meilleure mémoire que moi.

LE BARON, à part.

Maladroit!

TOBY.

Je suis blessé à fond, qu'y lui dit... Toi, prends c'te lettre du maréchal et porte-la à l'Empereur... y a pas besoin d' courage... y ne faut plus que des jambes pour ça, et c'est ton affaire... (Regardant les jambes du Baron.) Y paraît qu'il avait de bonnes jambes, le pol...

LE BARON.

Cela suffit; en voilà assez!

TOBY.

Bah! vous ne savez point tout. Le poltron, au lieu de dire ce qui s'était passé...

LE BARON.

En voilà assez, te dis-je!

TOBY.

Le poltron annonça que son camarade avait été tué en partant, et que lui seul avait tout fait... Pour lors, il fut fêté, choyé et gradé à la place de l'autre, du pauvre mourant qui, pendant ce temps-là, écrivait tout ça à son vieux père, à moi, M. le Baron.

LE BARON.

A toi?

TOBY.

Oui, à moi... car le brave, le vrai brave, c'était mon fils, y s'appelait Jérôme Chrétien, et l'autre, le poltron...

LE BARON.

Il est inutile de le nommer.

TOBY.

Tiens! vous l'avez deviné... Vous êtes donc aussi sorcier, vous?.. Mais tout ça vous ennuie, pas vrai? Et puisque M. le Baron nous renvoie ma fille et moi, j'allons partir...

LE BARON.

Non, non, reste... je veux...

TOBY.

Oh! mon paquet ne sera point long à faire... Je n'emporterons qu'une besace et c'te lettre de Jérôme... car c'est tout ce qu'il a laissé, lui; y n'avait ni grade ni fortune, et pourtant, M. le Baron... puisque vous êtes aussi un peu sorcier, comme moi... vous savez ben que c'est mon pauvre garçon qu'a fait les preuves du particulier aux bonnes jambes, qu'est à c' t' heure baron, richardissime et qui s'appelle...

LE BARON.

C'est bien, c'est bien... Voyons, que veux-tu, qu'exiges-tu pour te taire?

TOBY.

Pour moi? rien du tout, M. le Baron.

LE BARON.

Noble désintéressement! Tu seras satisfait.

TOBY.

Mais pour la fille à Jérôme, pour mon enfant, c'est autre chose... Je veux beaucoup, je veux la main de vot' neveu et héritier Bluteau.

LE BARON.

Mon neveu... c'est impossible!

TOBY.

Est-ce parce que la petite n'a rien? Mais c'te lettre que j'y donne en dot...

LE BARON.

Cette lettre, cette lettre! qu'est-ce que ça prouve? Tout le monde a le droit d'écrire des lettres... et il ne tiendrait qu'à moi d'écrire que j'ai gagné tout seul la bataille d'Austerlitz, on ne me croirait pas pour ça.

TOBY.

C'est que les batailles ne se gagnent point à la force du jarret...

LE BARON.

Enfin, si tu ne rabaisses tes exigences, je te laisserai dire... on ne te croira pas, car il te faudrait d'autres preuves.

TOBY, sortant de son petit sac un papier qu'il lit.

Oui, je comprends; il faudrait comme qui dirait une manière d'écrit ous qu'y aurait dessus: « J'ons reçu les dépêches de Sa Majesté l'Empereur des mains de Jérôme Chrétien, qui seul a eu le courage de venir jusque dans notre camp... »

LE BARON.

Hein? tu dis?.. (Il veut saisir le papier.)

TOBY, lui frappant sur la main.

Eh! n' touchez point ça! Qui seul est venu jusqu'à notre camp, et je recommande ce brave à l'Empereur...

LE BARON, même jeu.

Comment, il y a...

TOBY, même jeu.

N' touchez point, que je vous dis... Ce brave Jérôme Chrétien, dà!.. et pas du tout Thomas

Bluteau, pas du tout le marquis ou le baron de la Brosse.,. et c'est signé, mon bon seigneur, signé du maréchal Davoust.

LE BARON, même jeu.

Le... le... maré...

TOBY, même jeu.

Mais n' touchez donc point, ça brûle.

LE BARON, à part.

Diable, diable! signé du maréchal... (Haut.) Eh bien, mais, papa Toby, je ne vois pas pourquoi vous faites tant de bruit, ni ce qui nous empêche d'être d'accord.

TOBY.

Ni moi non plus, mon bon seigneur.

LE BARON.

Ces enfans s'aiment.

TOBY.

Y s'aimont, ces enfans...

LE BARON.

Et si Bluteau doit avoir ma fortune, Marguerite a de la vertu, de la gentillesse...

TOBY.

Et ce chiffon de papier que je vous bâillerai le jour des noces... pas vrai?

LE BARON.

Topez là, vieux berger.

TOBY.

C'est ça! J' savais ben que nous nous entendrions.

LE BARON.

Très bien! Mais, j'y pense, mon consentement ne suffit pas, celui de ma femme est indispensable.

TOBY.

Eh bien! la femme doit obéissance...

LE BARON.

Oh! ces choses-là, ça s'écrit, mais ça ne se fait pas... elle tient à marier Bluteau elle-même.

TOBY.

Alors, je n'ai fait que la moitié du chemin... Je vas trouver la Baronne; y faut que je la décide itou.

LE BARON.

Sans trahir mon secret?

TOBY.

C'est dit.

LE BARON.

Soit! attends ici, je vais la préparer d'abord, et te l'envoyer ensuite. J'ai ta parole.

TOBY.

Et moi, la vôtre. (Le Baron sort.)

SCÈNE XV.

TOBY, BLUTEAU.

BLUTEAU.

Qu'est-ce que je viens de voir? la main de mon oncle le Baron, dedans celle du vieux père Toby le berger.

TOBY.

Oui, mon garçon, tu ne t'es point trompé!

BLUTEAU.

Eh ben! ça ne m'étonne pas.

TOBY.

Comment?

BLUTEAU.

Parbleur! j'ai déjà la poule noire et les deux clous de girofle, y n'me manque plus que ces gueuses de queues de lézard... et je ne peux pas en trouver la queue d'une des queues...

TOBY, riant.

Ah! dame! y faut ça pour compléter le sort.

BLUTEAU.

Je le sais bien, mais ce n'est pas facile, parce que ces gredins de lézards, c'est adroit! voyez vous! et j'ai eu beau changer de costume et m'attiffer de beaux habits, le lézard est malin, tiens, qui dit, v'là Bluteau qui cherche des queues de lézards... et là-dessus il rentre dans sa demeure... y défend sa queue, c'te bête.

TOBY.

C'est bon; mais, pour le moment, laisse tout ça de côté et va trouver Marguerite.

BLUTEAU.

Bon!

TOBY.

Dis-lui qu'il y a de l'espoir, que ça commence à s'arranger un peu.

BLUTEAU.

Très bien.

TOBY.

Qu'elle vienne me trouver ici, elle est si gentille qu'elle attendrira la Baronne, il n'y a plus qu'elle à décider.

BLUTEAU.

La Baronne!.. oh! vous n'y arriverez guères sans les trois queues... elle vient encore de me dire qu'elle voulait doter Marguerite.

TOBY.

La doter...

BLUTEAU.

La doter de cent écus, mais elle veut l'envoyer se faire épouser ailleurs...

TOBY.

Diable! diable!..

BLUTEAU.

Elle a des projets sur ma main. (Montrant sa main.) Elle veut disposer de ceci.

TOBY.

Va toujours quérir Marguerite.

BLUTEAU.

C'est dit... j'y cours. (Revenant sur le devant de la scène.) Oh! si, pendant que je cause là, ma poule allait manger mes clous.

TOBY.

Mais va donc, va donc; v'là Mme la Baronne. (Bluteau sort.)

SCÈNE XVI.

LA BARONNE, TOBY.

TOBY, à part.

Qu'est-ce que je vas lui dire? comment je vat-y me prendre? Hum... ça n'ira pas tout droit avec c'te petite femme-là...

LA BARONNE.

A-t-on vu une girouette comme mon mari?.. (Allant à Toby.) Eh bien! vieux sorcier... vieux faiseur de tours... es-tu bien sûr d'avoir trouvé un sort pour conclure, malgré moi, le mariage de Marguerite et de Bluteau? Je t'avertis qu'il faudra le faire double, ce sort-là!

TOBY.

Mme la Baronne, je suis sûr de rien du tout,

mais tont chacun dit que vous êtes bonne pour le pauvre monde, j'espère encore pour l'enfant; vous l'avez vue, Mme la Baronne?

LA BARONNE.

Oui; elle est gentille, très gentille, elle vaut même mieux que Bluteau, qui, parce qu'il est mon neveu, n'en est pas plus beau pour ça; enfin, tel qu'il est, ce garçon, je suis obligée de le garder pour une autre; mais je ne veux pas que Marguerite manque à se marier, et je lui apporte une petite somme avec laquelle elle pourra se procurer l'équivalent de Bluteau, au moins. Prenez ce sac, mon brave homme, et soyez sûr qu'il me faut une raison bien *majore* pour que, dans cette affaire-là, je sois plus dure à cuire que mon mari.

TOBY.

Merci bien, Mme la Baronne; mais la petite n'aura jamais besoin d'argent, tant que le vieux Toby Chrétien pourra conduire un troupeau et dire la bonne aventure.

LA BARONNE.

Chrétien!.. Tu t'appelles Chrétien?

TOBY.

Est-ce que vous avez connu quelqu'un de ce nom-là?

LA BARONNE.

Oui, autrefois... au régiment.

TOBY.

Au régiment? Faites excuse! Est-ce que Mme la Baronne aurait servi, par hasard?

LA BARONNE.

Dans le 2e des chasseurs de la vieille... Cinq ans sous les drapeaux... huit campagnes... trois blessures... une tape sur la joue gauche de la main de l'Empereur, v'là mes états de service, et j'en suis plus fière, vois-tu? que de mon titre de baronne, qui me va comme un bas de soie à un pied de mouton.

TOBY.

Dans le 2e chasseurs; c'est là aussi où il a servi.

LA BARONNE.

Qui?

TOBY.

Mon pauvre fieu, Jérôme Chrétien.

LA BARONNE.

Hein?.. tu es le père de Jérôme Chrétien, de Jérôme, sergent dans la 2e compagnie, mort en 1813... tu es son père? et je t'ai parlé comme à un premier venu, et je t'ai mal mené, peut-être?.. Tu es son père, et je ne t'ai pas encore embrassé?

TOBY.

Moi, Mme la Baronne?

LA BARONNE.

Eh fichtre! n'y mets pas tant de cérémonies... Jérôme se le serait pas fait dire deux fois. T'es le père de Jérôme, et je t'ai laissé molester par cet imbécille de Baron! mais sois tranquille, je veux qu'à présent tout le monde, ici, te parle chapeau bas... Et, d'abord, v'là de pauvres vieilles jambes qui doivent être fatiguées... assieds-toi là, tout près de moi, et ne sois pas ébaubi comme ça... Je suis pas une étrangère pour toi, je suis pas une grande dame; pour le père de Jérôme, j' suis et je serai toujours Toinette Leblond la vivandière.

TOBY.

Toinette Leblond!

LA BARONNE.

Comment! on dit que t'es sorcier, et tu ne sais pas que c'est que Toinette Leblond? Mais, Jérôme et moi, nous étions, comme qui dirait, les Paul et Virginie du régiment.

TOBY.

Ça se pourrait... mon Jérôme... mon fils... Continuez, Mme la Baronne, continuez.

LA BARONNE.

A la fin de la campagne, nous allions nous épouser devant les autorités; nous aurions même dû le faire plus tôt; mais, dame! l'amour s'arrange à la guerre comme à la guerre... Pourtant, il n'y avait plus moyen de différer; c'était un devoir pour nous de légitimer un pauvre enfant qui était venu au monde, en Saxe, entre deux feux de peloton.

TOBY.

Un enfant!

LA BARONNE.

Une fille!.. Il m'avait fallu suivre la division Davoust... Jérôme, qui restait au cantonnement se chargea de la petite, et, après la victoire, nous devions rentrer en France tous les trois; mais notre beau temps était fini: il fallut battre en retraite, et, quand je repassai par le village où j'avais laissé Jérôme et ma fille, Jérôme était mort, le village incendié, et ma fille avait dû périr...

TOBY, à part.

Oh! mon Dieu! en voilà un de vos miracles!.. (Haut.) Et vous croyiez l'enfant perdu?

LA BARONNE.

Je l'ai cru pendant quinze ans... Il y a quelques mois seulement, le hasard m'a fait découvrir que ma fille existait encore, qu'elle était en France; mais où la retrouver? Oh! si tu étais vraiment sorcier...

TOBY, pleurant.

Sorcier, moi!.. Oh! je ne suis rien, rien... qu'un pauvre vieux qui, depuis qu'il vous écoute, remercie le bon Dieu du plus profond de son cœur... Je n'ai rien pu deviner de tout ça, moi!.. Mais vous, vous savez que votre fille est en France; vous savez qu'en France Jérôme avait son père, et vous cherchez encore à qui il a pu confier son enfant...

LA BARONNE.

Qu'est-ce que tu dis?

TOBY.

Je dis que le cœur d'une mère se trompe comme les autres... je dis...

LA BARONNE.

Quoi! Marguerite!

TOBY.

Est l'enfant que Jérôme m'envoya en 1813.

LA BARONNE.

Marguerite!.. Pauvre petite!.. où est-elle?

TOBY.

Elle va venir... mais je me souviens!.. Et vot' mari?

LA BARONNE.

Je m'en fiche pas mal de mon mari, c'était pas de son temps... ma fille et toi père Toby, v'là mes véritables affections.

Air : Je suis Français, mon pays avant tout.

C'est à vous deux qu'appartient ma tendresse,
Vous seuls aurez mes soins et mon amour.
Et maintenant puisque j'ai d' la richesse,
Vous serez riche et cett' fois sans retour,
Fortun', bonheur, à vous tout en ce jour.
Oui, pour vous deux, sans craindre qu'on me (blâme,
J' serai bonne fille, bonne mère jusqu'au bout,
A vous mon cœur, à vous toute mon âme!

TOBY.

Mais votr' mari?

LA BARONNE.

Mon mari z'après tout.
A vous mon cœur, à vous toute mon âme
Mais mon mari doit passer après tout!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Bon papa, on m'a dit que vous me demandiez... oh! Mme la Baronne!..

TOBY, prenant Marguerite par la main.

Madame, c'est Marguerite, la fille à Jérôme.

LA BARONNE.

Marguerite... ma fi...

TOBY, la retenant et bas.

Prenez bien garde!

MARGUERITE, bas à Toby.

Qu'est-ce qu'elle a donc, Mme la Baronne? comme elle me regarde.

TOBY, bas.

C'est qu'elle t'a déjà vue autrefois.

LA BARONNE.

Comme elle est jolie!

TOBY.

Écoute, ma petite Marguerite, faudra bien l'aimer, Mme la Baronne, car elle t'aime aussi, et la preuve, c'est qu'elle veut bien t'embrasser.

LA BARONNE.

Oh oui! et de bon cœur. (Elle l'embrasse, puis serre la main de Toby.) Merci! merci!

MARGUERITE.

On ne nous renvoie donc plus, bon papa?

LA BARONNE.

Te renvoyer? mais tu es ici chez toi.

TOBY, bas.

Chut... c'est-à-dire que tu seras bien heureuse, bien choyée, chez Mme la Baronne.

LA BARONNE, embrassant Marguerite.

Oui, oui, son bonheur, ça me regarde à présent.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, BLUTEAU, LE BARON, POIRET, MATHURIN, MATHIEU.

LE BARON.

Comment! ma femme embrasse cette villageoise.

TOBY.

Oui, M. le Baron, cette villageoise sera décidément votre nièce et votre héritière... Mme la Baronne a consenti; Marguerite sera Mme Bluteau.

POIRET.

Ah bah!..

LE BARON.

Ah bah!

BLUTEAU.

Ah bah!..

MARGUERITE.

Enfin! j'ai un mari, et je n'ai pas attendu deux ans!

TOBY, bas.

Quant à vous, M. le Baron... je n'ai qu'une parole... (Il déchire la lettre.)

LE BARON, à part.

Allons, allons, je suis toujours un héros!

LA BARONNE.

Dans huit jours la noce, et j'y danserai.

POIRET, à part.

Décidément, c'est un sorcier!

MARGUERITE.

Mais d'où nous vient tout ce bonheur?

BLUTEAU.

D'où ça vient, je le sais bien.

LE BARON, effrayé.

Tu le sais?

LA BARONNE, à part.

Comment ça?

TOBY, à part.

Qu'est-ce que tu veux dire?

BLUTEAU.

Chut!.. ça vient de ce que le sort était au complet; j'ai attrapé mes queues de lézard.

CHŒUR.

Air de Bruno.

Bien douce espérance!
Nouvelle existence, (BIS)
Selon mes vœux
Enfin, je suis heureux.

FIN.

Imprimerie de Madame de Lacombe, rue d'Enghien, 12.